

## Le monde des arts

Michèle Cone and Heather Waddell

Volume 30, Number 119, June–Summer 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54127ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Cone, M. & Waddell, H. (1985). Le monde des arts. *Vie des arts*, 30(119), 16–18.

# LE MONDE DES ARTS

## LETTRÉ DE NEW-YORK

L'enthousiasme pour la production des jeunes artistes a tendance à éclipser celle de leurs ancêtres. Heureusement que, de temps à autre, une manifestation bien faite, soit dans une galerie, soit dans un musée, nous en restitue la trace. Il nous arrive alors de déplacer notre enthousiasme vers ces *anciens* dont l'audace et la générosité des idées nous enchantent, surtout quand on réfléchit au contexte peu accueillant dans lequel ils *osaient*, alors qu'aujourd'hui l'audace est un académisme comme un autre.

Ceci pour introduire une exposition de Man Ray, à la Galerie Zabriskie, faite pour réchauffer les cœurs dans ce mois grelottant de la fin de l'hiver.

Man Ray a eu le don (plus que Duchamp à mon avis) de conférer un mystère poétique aux objets les plus simples et les plus courants, à ceux que nous croyions définis par leurs fonctions (balayer, repasser, compter les mesures, réfléchir le visage) et par le lieu de leur rencontre habituelle dans nos maisons. Man Ray les dépayse. Chez Zabriskie, un mobile fait de simples cintres, suspendu au plafond, évolue lentement. Au mur, un miroir déformant devant un jeu d'échecs; en face, une série de masques, au fond de la salle, une statue sur un piédestal fait d'un balai à l'envers, près de plusieurs fers à repasser. On continue: dans la pénombre, un paquet enveloppé et ficelé, un pain français bleu, deux versions d'un métronome, et ainsi de suite. Je suis bien obligée de trahir la pensée de Man Ray en décrivant les éléments de cette exposition pour ceux qui ne la verront pas. Mais, comme on le sait, un des plaisirs que nous procure Man Ray, c'est de nous dérouter par ses titres où le son et le sens des mots prive l'objet de son identité habituelle et lui en confère une ou plusieurs autres. Le balai s'intitule *Ballet français*, le pain bleu, *Pain peint*, le miroir déformant porte le nom d'*Autoportrait*. Comme le souligne Rosalind Krauss dans son texte sur l'exposition, Man Ray reconnaissait déjà l'identité ambiguë de tout objet et de tout sujet. Dans le miroir autoportrait, chacun de nous, en face du miroir, devient brièvement son auteur.



2. Antonio MIRALDA  
*Santa Comida — El Diablo, Nino de Atoma*  
(Phot. Marta Sentis)



1. Le CARAVAGE (1571-1610)  
*Amor Victorious*.  
Huile sur toile; 156 cm x 111,7.  
Berlin, Staatliche Museen Preussischer.

Autre hommage à un artiste envers qui bien de nos jeunes devraient se reconnaître, c'est l'hommage à Henri Rousseau, dit le Douanier, en ce moment au MOMA. Comme il faut être rudement intelligent pour faire semblant d'être bête, tel est le point de la révision qui ressort de cette rétrospective où, pour la première fois, sont juxtaposées des études et des œuvres finies. Alors que, dans ses études, Rousseau peignait comme les Indépendants de l'époque, c'est-à-dire dans une veine vaguement impressionniste et coloriste, ce qu'il exposait aux Indépendants était dénaturé, stylisé ou, plutôt, dirait-on, aujourd'hui, conceptualisé. Il n'est point étonnant que Picasso se soit passionné pour son œuvre au point d'en acquérir plusieurs, qui sont exposées au MOMA. Ce qu'il faut comprendre maintenant, c'est que le terme «naïf», qu'on a toujours collé au travail de Rousseau, doit être conçu autrement: sa naïveté était un artifice et, au delà même de la façon de peindre, son approche, prétendument naïve du sujet, est à revoir aussi. Dans deux toiles en particulier, l'une, *La Liberté invitant les artistes à prendre part à la 22<sup>e</sup> exposition de la Société du Salon des Indépendants*, et l'autre, un *Portrait de femme*, de 1895 (elle est appuyée sur une branche en forme de plumeau), on sent un commentaire sur la bêtise humaine d'une cruauté presque insoutenable.

Quelle étrange sensibilité également, dans un autre esprit, que celle du Caravage dont le Metropolitan Museum présente en ce moment une quarantaine d'œuvres sous le titre de *Le Caravage* et ses contemporains. Parmi les œuvres, le *Bacchus*, les *Musiciens*, *Le Sacrifice d'Isaac*, *Judith et Holopherne*, le *Souper d'Emmaüs*, *Amor vincit omnia*, plusieurs *Flagellations* et versions du *Portrait d'un jeune homme*. L'esprit de la Contre-Réforme éclate sous son pinceau, sous forme de démythification des grands thèmes religieux, d'une vision expressive de la souffrance et de la sensualité, quelquefois entremêlée de sous-entendus peu déguisés sur la perversion et la décadence. Dommage que mon tableau préféré du Caravage, *La Nature morte au panier de fruits*, de l'Ambrosienne de Milan, ne soit là qu'en photo!

Le contraste entre l'esprit de la «Contre-Réforme» du Caravage et le protestantisme hollandais a l'occasion de se manifester grâce à une petite exposition, chez Sidney Janis, des œuvres de début de Mondrian. On y trouve de nombreux paysages dans la tradition de Ruysdael, des scènes de genre inspirées de Vermeer, plus rarement un pointillisme à la Van Gogh. L'arrivée de Mondrian à Paris est rendue présente par

quelques vues de la fenêtre de son atelier, ce qui l'engagera dans une voie plus géométrique. Présentés également sont ses dessins et aquarelles de fleurs, analysés d'une façon scientifique, et cependant très mystérieuses par l'absence totale de contexte; le chrysanthème, l'amarillisé, la rose sont isolés sur la page. Deux nus peu convaincants sont aussi exposés, ainsi qu'une version abstraite beaucoup plus réussie du même sujet datant de 1910.

En ce qui concerne la nouveauté, la saison n'a pas révélé beaucoup de grandes lumières et, malgré les visites répétées dans les galeries d'East Village, le dimanche (oui! les galeries d'East Village sont ouvertes le dimanche, et un parcours à travers ce quartier encore sordide est devenu un rite du dimanche après-midi), votre correspondante n'est pas tombée en arrêt devant quoi que ce soit. D'ailleurs, inutile de se promener dans East Village pour en connaître l'esprit, car le meilleur en est tout de suite récupéré dans des galeries connues. Holly Solomon a écumé quelques talents dans une exposition récente, montrant Arch Connelly, Kiely Jenkins, Nicolas Mouffaregh, et autres jeunes loups en train de faire carrière.

Par contre, du côté environnement-installation, nous avons été plus gâtés. Au Musée Whitney, la rétrospective de Jonathan Borofsky bat son plein, faisant sourire un public de tout âge devant ses personnages-robots répétant sans cesse: «Chatter, chatter, chatter», devant ses mutants qui s'enfuient affolés, s'envolent ou planent dans l'espace, devant son *Dancing Clown*, hermaphrodite en tutu qui tourne sur la pointe du pied au son d'une musique désuète. En errant dans les salles du Musée Whitney parmi les Borofskys, on a l'impression de se balader dans la tête de l'artiste, dans ses rêves, ses phantasmes, son univers car, du plafond aux murs et aux planchers, tout l'espace est investi par lui comme au théâtre.

Autre environnement-installation au Museo del Barrio: celui qui a été créé par le Catalan Antonio Miralda et qui consiste en six panneaux figurant en photo une déesse africaine sous un angle de vue et un saint du folklore hispanique sous un autre. Accompagnées de nourriture et d'autres offrandes symboliques qui changent suivant le dieu fêté, ces déités nous parlent de leurs talents, de leurs faiblesses et du fonds commun de superstition et de mythe qui donne leur pouvoir à ces représentations.

Artists Space consacre le mois de février à quatre artistes qui se spécialisent également dans les installations. L'une d'entre elles est la Canadienne Eva Brandl, dont la pièce, *The Golden Gates*, a été montrée à Montréal, l'an dernier. Dans le noir, on distingue vaguement des fragments d'architecture hors d'échelle qui indiquent qu'il s'agit, soit d'un rêve, soit d'un souvenir. L'ensemble est recouvert par la photo d'une chute d'eau dont l'artiste a soustrait les connotations habituelles de puissance et de force en l'immobilisant. Travail intelligent et sensible dans l'esprit déconstructionniste.

Michèle CONE

## LETTRÉ DE LONDRES

Une grande agitation régnait, en novembre dernier, au Musée Tate. On s'y préparait à l'inauguration du nouveau prix Turner: £10.000, décerné pour «la plus haute contribution à l'art en Grande-Bretagne, au cours de l'année». Omnibus, l'émission télévisée consacrée aux arts, sur la chaîne BBC, présentait au public les œuvres des candidats sélectionnés: Howard Hodgkin, Malcolm Morley, Richard Long, Richard Deacon et, enfin, Gilbert et George. L'importance de cette couverture de l'événement par la télévision se mesure à l'importance de l'auditoire: deux millions de personnes regardent cette émission. Ainsi, pour une fois, les médias auront accordé à l'Art contemporain la même importance que celle qu'ils donnent à la littérature ou à la musique. Même si certains ont été désappointés par la décision de décerner ce prix à Malcolm Morley, artiste résidant en Amérique, il reste que le public, grâce à ce renfort de publicité, est maintenant au fait du travail accompli par ces cinq artistes et qu'il visitera probablement le Musée Tate pour voir d'autres œuvres. A l'inverse de l'Amérique du Nord, les prix consacrés à l'art étant rares en Grande-Bretagne, le prix Turner constitue un acquis bienvenu.

Autre changement dans un pays aussi traditionnel que l'Angleterre: le projet révolutionnaire des collègues d'art d'orienter la vocation des facultés des beaux-arts vers le dessin industriel et les nouvelles technologies. Ainsi, le Royal College of Art, de Londres, une institution d'études supérieures, se propose de mettre l'accent sur le dessin appliqué. Il y a, bien sûr, une dimension politique dans ce projet, qui conforte la préférence du gouvernement pour des études menant à des emplois propres à résoudre les problèmes auxquels le pays est confronté. Les différents départements du Royal College seraient idéalement voués au design commercial, aux études sur les transports, à l'architecture et à l'aménagement. Sont prévues également des sections cinéma, télévision,

cinéma d'animation, direction artistique et décor, holographie et transmission de la lumière. Une fois réalisé, ce plan devrait, dès 1985, modifier le visage des écoles d'art britanniques.

A la Maison du Canada, on exposait des œuvres des artistes manitobains Jack Butler, Don Proch, Sheila Butler, Esther Warkov et Tony Tascona. Les artistes étaient tous présents à l'ouverture et ont donné aux spectateurs l'occasion d'en apprendre un peu plus sur leurs travaux respectifs. Nombreux sont ceux qui connaissaient déjà Jack Butler, et un vidéo où on pouvait le voir à pied d'œuvre au lac Baker servait agréablement de toile de fond à son exposition.

Après la Biennale de Venise, la vidéo canadienne tenait à nouveau l'affiche à la Maison du Canada. Il faut dire qu'aujourd'hui, les yeux des artistes britanniques de l'holographie et de la vidéo sont tournés vers le Canada, et que des liens étroits de communication se sont développés entre les deux pays. Les Anglais considèrent la peinture canadienne plus proche de celle des États-Unis que des principaux courants européens, en dépit des racines européennes évidentes de nombreux artistes canadiens. New-York a toujours été plus proche que l'Europe. Mais avec l'avènement du néo-expressionnisme, dont l'influence européenne est si bien établie dans cette métropole avec la présence des Italiens Clements, Chia et Cucchi, des Allemands Baselitz, Kiefer et Fetting, des Français Garouste, Combas et autres, ainsi que du Britannique Christopher Lebrun, ceci risque de changer.

A Londres, Graham Crowley (Galerie Edward Totah), Thérèse Culton (Gimpel Fils) et Christopher Lebrun (Nigel Greenwood) sont les nouveaux peintres dont on parle. En sculpture, domaine où les artistes britanniques sont actuellement très forts, les chefs de file sont, entre autres, Julian Opie, Anish Kapoor, Kate Blacker, Bill Woodrow, Tony Cragg et Richard Deacon. Ils ont élu domicile dans les Galeries Nigel Greenwood, Lisson et Waddington. Si vous êtes de passage à Londres, allez voir le nouvel espace d'exposition de la Galerie Edward Totah, sur Old Burlington Street, près de Cork Street, ainsi que les nouvelles galeries d'Anne Berthoud, de Ian Birksted, de Nigel Greenwood et de Waddington, sur Cork Street.



3. Sheila BUTLER  
*Water's Edge*, 1983.  
Huile sur toile et sculpture en papier mâché;  
205 cm 7 x 238,8 x 101,6.

L'exposition des œuvres de Graham Crowley à la Galerie Edward Totah était passionnante, mémorable. Les objets de Crowley jouissent d'une vie autonome. Dans *Table Manners*, sur fond de cuisine récemment ravagée, couteaux et fourchettes vous sautent au visage. Le travail de l'artiste s'apparente à une tradition particulière de la peinture anglaise qui a atteint son apogée au cours des années cinquante, mais qui connaît aujourd'hui un renouveau, style années quatre-vingt, avec plus de vie et de vigueur. L'esprit de l'artiste est fertile en images oniriques qui fascinent le spectateur. Ces œuvres représentent une évolution du travail montré l'année dernière, à la Galerie Gimpel Fils, travail qui manquait alors de cette ambition aujourd'hui évidente.



4. George STUBBS  
(1724-1806)  
*Cheetah and Stag with  
Two Indian Attendants,*  
1765.  
Huile sur toile;  
180 cm 7 x 273,3.

5. David SWIFT  
*They Strike by Night;*  
Boîte et assemblage;  
48 cm x 35,5 x 9,5.  
(Phot. Miki Slingsby)

6. Henri MATISSE  
*Femme dormant  
au coin de la table,* 1939.  
Coll.  
Dr. & Mrs. Arthur E. Kahn.

En janvier 1985, la Foire Internationale de l'Art Contemporain, événement annuel, maintenant, avait lieu à Olympia. Malheureusement, le Canada y fut très peu représenté. Plus de cent galeries venues de vingt-deux pays ont pris part à cette foire. On y a vu aussi bien des galeries de East Village, comme Fun and Civilian Warfare, y montrer ses artistes du graffiti, que de la peinture autrichienne, de la sculpture brésilienne ou des nouveautés en provenance d'Italie, d'Angleterre, de France, d'Espagne et d'Allemagne. La sculpture britannique, avec des œuvres renommées comme *Football/Shoe* et *Submarine Tyre*, de David Mach, a suscité une plus grande couverture publicitaire de l'événement que d'ordinaire. Le *London's Evening Standard* a incité les gens à visiter la foire, et nombre de visiteurs britanniques et d'outre-mer ont pris plaisir à examiner et à acheter des pièces d'art contemporain.



5

Du point de vue historique, Londres, comme d'habitude, a été l'hôte de nombreuses expositions majeures. Les sculptures et les dessins de Matisse, à la Galerie Hayward, furent extrêmement populaires, de même que les expositions de Chagall, à l'Académie Royale, et de Renoir, à la Galerie Hayward, au printemps. La Galerie du Crafts Council a présenté Art into Production: Céramiques soviétiques, textiles et mode 1917-1935, dont les médias ont fait grand cas. Il semblerait que quelques-uns des modèles de robe chers à Lady Diana soient d'origine russe; les céramiques, quant à elles, paraissent aussi fraîches aujourd'hui qu'elles l'étaient au début du vingtième siècle. Les Maîtres modernes, de la Collection Thyssen Bornemisza, a constitué un événement d'importance à l'Académie Royale. Cette superbe collection privée rassemble des œuvres d'artistes majeurs du vingtième siècle; la *Partie de cartes*, de Balthus, *Mata Mua*, de Gauguin, et *Chambre d'hôtel*, de Hopper, faisaient partie de la sélection de la collection du baron, qui compte plus de huit cents œuvres d'art.

Si vous vous rendez à Londres, cet été, ne manquez surtout pas de visiter les galeries de Cork Street, près de Bond Street, pour voir la Galerie Waddington rénovée, ainsi que plusieurs autres nouveaux espaces. Tout près, Marlborough a ouvert une nouvelle galerie d'art graphique et de gravures, et Edward Tootah, Nigel Greenwood et Anne Berthoud ont déjà aménagé dans ce quartier ou sont sur le point de le faire. Finalement, Londres semble être en train de développer un quartier de galeries d'art contemporain. Jusqu'à maintenant, les visiteurs devaient parcourir des milles dans toutes les directions afin d'avoir une idée d'ensemble des galeries contemporaines, ce qui s'avère souvent difficile lorsque l'on a peu de temps devant soi.

Heather WADDELL  
(Traduction de Diane Petit-Pas)



6